L'Algérie ne possédait qu'un seul établissement de lavage de laine, à Tlemcen, d'outillage rudimentaire et de faible rendement. On fut amené à étudier les motifs qui s'opposaient à l'installation en Algérie de cette industrie ; les raisons alléguées furent le degré hydrométrique trop élevé des eaux de la colonie ; la nécessité pour les industriels du Nord de recevoir les laines en suint ; les capitaux considérables qu'exigerait semblable entreprise, obligée, pour pouvoir travailler toute l'année, d'acheter la majeure partie des laines algériennes. Ces objections ne semblèrent pas décisives. Une industrielle marseillaise, Mme Garnier, s'engagea à créer aux environs d'Alger une grande usine de lavage pour traiter les laines algériennes ; le rendement mensuel de l'usine serait de 200.000 kilos de laine ; il en résulterait une économie de fret des deux tiers environ ; on pouvait espérer que cette création, survivant à la guerre, exercerait sur l'industrie pastorale et lainière la plus heureuse influence et ferait renaître l'industrie des tapis algériens. L'installation d'une filature et d'une teinturerie était mise à l'étude. En 1917 et 1918, la totalité des laines disponible fut dirigée sur la laverie d'Hussein-Dey et achetée par l'Intendance. Malheureusement, l'usine ferma ses portes dès que les services de l'habillement militaire ne lui fournirent plus d'aliment et les espoirs qu'avait fait naître cette tentative de décentralisation de l'industrie lainière s'évanouirent.

Dans la région d'Alger se développèrent plusieurs usines travaillant pour la guerre : deux importantes fonderies entreprirent la fabrication d'obus de 155 ; une troisième fabriqua des torpilles aériennes ; d'autres, des grenades, des obus de 75 et de 120. La production de la cartoucherie d'Alger atteignit la plus grande intensité. La construction et l'entretien du matériel agricole, les réparations des navires prirent une certaine extension.

On tenta d'installer des hauts fourneaux dans la région de Tébessa, en traitant les minerais de fer au charbon de bois. La fin de la guerre survint avant que ces hauts fourneaux fussent achevés et les communications avec la France étant redevenues normales, on démonta les installations avec l'intention de les réédifier plus tard dans la région de Bône, où les hauts fourneaux brûleraient du coke anglais. En Tunisie, on a envisagé aussi la création à Bizerte d'usines sidérurgiques qui traiteraient les minerais de fer africains à l'aide de charbon importé ; les produits de ces usines seraient surtout destinés à l'Italie. Le charbon importé serait cokéifié sur place, ce qui amènerait la création de toute une série d'industries (1).

(1) E. Dubuc, *La sidérurgie en Afrique du Nord et le marché méditerranéen* (*Monde colonial illustré*, juillet 1924).